



Ateliers d'écriture

UTL 2019-2020

Confinement

Thème : Imaginez le confinement raconté par les grands auteurs.

Proposition(s) d'écriture : Choisissez d'écrire à la manière d'un ou de plusieurs auteurs sur les sujets suivants : (30 minutes par auteur)

Beckett : deux hommes attendent la fin du confinement qui n'arrivera jamais. (« en attendant Godot » ; « fin de partie »)

Zola : racontez avec précision le quotidien d'un ouvrier d'Amazon contraint de travailler (« Germinal »)

Flaubert : racontez l'ennui d'une jeune femme confinée avec son mari. (« Mme Bovary »)

Perec : racontez en détail ce que vous voyez de votre fenêtre. (« la vie mode d'emploi » ; « espèces d'espaces »)

Proust : « Longtemps je me suis confiné de bonne heure. » Écrivez la suite.

Maupassant : À la fin du confinement, le héros refuse de sortir de la salle de bains depuis que lui est apparue la femme idéale dans le porte-savon. (« le horla »)

Feydeau : un mari, sa femme et l'amant de celle-ci sont confinés ensemble : faire des dialogues de théâtre.

Foenskins : deux êtres que tout oppose sont confinés dans le même appartement. Ils tombent lentement amoureux. « La délicatesse »

Modiano : le héros ou l'héroïne met de l'ordre dans son appartement et trouve de vieilles lettres et de vieilles photos. Des bribes de souvenirs reviennent lentement. (« Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier », avec cette citation de Stendhal en épigraphe : « *Je ne puis pas donner la réalité des faits, je n'en puis présenter que l'ombre* »)

Houellebecq : l'ordinateur du héros ou de l'héroïne est en panne. Il ou elle ne peut plus regarder ses vidéos pornos. Que faire ? (Les Particules élémentaires « *Il n'arrivait plus à se souvenir de sa dernière érection ; il attendait l'orage* » ; « *Le papier peint était décourageant* »)

Jean Echenoz : « *Je m'en vais, dit-il, je te quitte. Je te laisse tout, mais je pars. Et comme les yeux de sa femme s'égarant vers le sol s'arrêtaient sans raison sur une prise électrique, il abandonna ses clefs sur la console de l'entrée. Puis il boutonna son manteau avant de sortir, mais la porte avait été murée par les voisins pendant la nuit.* »

À la fin de sa vie, ma tante, celle que nous appelions la Petite Bijou, était venue s'installer au 23, rue des Boutiques Obscures. Une villa triste, dont elle occupait au rez-de-chaussée, deux pièces sombres aux fenêtres étriquées ouvertes sur une cour carrée et poussiéreuse. Des touffes d'herbe des nuits poussaient dans les recoins. Je n'y étais allé qu'une fois. Ce soir-là, elle m'avait emmené de l'autre côté du boulevard, jusqu'au café de la Jeunesse perdue. Elle m'avait pris le bras pour traverser le pont. « Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier », avait-elle expliqué. Il pleuvait. J'avais pensé : « Chien de printemps ! ».

Nous avons évoqué ma petite sœur, Catherine Certitude, son voyage de noces tragique, et mon frère aîné. « Vous étiez de si braves garçons, tous les deux », avait-elle murmuré.

En treize ans, elle n'avait pas beaucoup changé. Elle avait commandé un café très serré, j'avais fait de même. Un peu plus tard, de retour dans son deux pièces, elle avait glissé entre mes mains une boîte en carton, entourée de ruban adhésif. « Des souvenirs dormants, des faits dont je te confie l'ombre », m'avait-elle lancé, en me poussant dehors. Je ne l'avais plus revue. Elle était décédée d'un accident nocturne, dans les semaines qui avaient suivi. Je n'avais reçu le faire-part de sa mort qu'en janvier, l'année suivante. J'étais descendu à la cave, j'avais déposé l'enveloppe sur la boîte des souvenirs qui dormaient toujours. Je n'y avais pas touché.

Un dimanche d'août, j'ai fini par me décider. Je suis descendu à la cave, j'ai récupéré la boîte en carton. Cela faisait cinq mois que le confinement sanitaire lié au COVID-19 pesait sur Paris. La Place de l'Étoile était déserte. Il m'arrivait d'entendre, le soir, des voix qui m'appelaient par mon prénom.

Je suis remonté chez moi par la cage d'escalier, je n'ai croisé personne. Je me suis assis par terre, dans mon bureau, j'ai tranché le ruban adhésif avec la pointe d'un couteau et j'ai ouvert la boîte. Au fond, sous une dizaine de bibelots enveloppés de papier froissé, ma tante avait déposé deux cartes postales écornées et un petit paquet de photos jaunies. La plupart étaient des vues de camp de prisonniers. Au dos de certaines d'entre elles, quelques mots étaient griffonnés. Les deux cartes postales étaient écrites en allemand et signées « Dora Bruder ». Un tampon autrichien se superposait à l'adresse, 17 rue Le Guen de Kerangal, Quimper. C'était celle de mon grand-père. Il se tenait d'ailleurs au centre de deux photos, grand, jeune, les yeux clairs. Je ne sais plus à quelle occasion ni par qui j'avais eu connaissance de son visage en ce temps-là ? Sur l'une des photos, un soldat l'accompagnait, avec cette légende :

« mon ordonnance, avant la ronde de nuit ». Sur l'autre, une jeune femme se tenait auprès de lui. Elle souriait. Une maison, un jardin, en arrière plan, et au loin, à l'horizon le profil sombre d'une montagne. Au verso, des initiales, « D. B. » et le nom d'une ville, dont je devinais les

trois dernières lettres : « ach ». Sur une troisième photo, des hommes en uniforme d'officier français étaient groupés devant un baraquement. Sur la porte, on lisait en chiffres romains le numéro de matricule du camp de captivité.

J'ai étalé les photos sur mon bureau, je me suis assis devant mon ordinateur, j'ai tapé : OFLAG XXIV. J'ai erré un moment dans des listes de noms et de dates. J'ai noté des lieux, scruté des cartes routières. J'ai affiché le site d'un dictionnaire allemand-français et j'ai traduit, comme j'ai pu, les messages manuscrits au dos des cartes postales.

Puis j'ai pris un cahier et j'ai commencé à écrire, à l'encre sympathique, comme je l'ai toujours fait. Les heures de captivité que mon aïeul avait vécues près d'un siècle et demi plus tôt, défilaient en transparence. Du plus loin de l'oubli, elles rejoignaient la quarantaine désœuvrée à laquelle je me trouvais assujetti, et la rompaient. Il était temps.

Françoise Legrand p.c. c ; Patrick Modiano

En ce temps de confinement, une activité que l'on remet est la bienvenue toujours à plus tard : ranger les placards. Coralie, mannequin réputé et actrice débutante, profite d'être chez elle pour mettre de l'ordre. Des cartons et des boîtes empilés sur les étagères sont là depuis si longtemps qu'elle ne sait plus ce qu'ils contiennent. Les cartons renferment sûrement de vieux vêtements qu'elle aimait beaucoup et dont elle n'arrive pas à se séparer, elle les triera plus tard. Le contenu des boîtes est plus mystérieux. Elle commence par une boîte, pas très grande, entourée d'une ficelle rouge. Des dizaines de photos en noir et blanc ou aux couleurs passées... À la vue des plus récentes, des souvenirs reviennent immédiatement : le mariage de sa cousine Flore, sous une pluie battante, à la sortie de l'église et pendant le repas prévu dans le jardin... La fête gâchée, mais pas le bonheur de sa cousine qui dure encore aujourd'hui. Elle, à cause de son métier, de ses voyages aux quatre coins du monde, elle est seule, mais ne le regrette pas vraiment, c'est son choix. Sur une photo jaunie, un jeune homme en uniforme militaire sourit à la vie, à l'espoir de retrouver bientôt sa fiancée. C'est ce qui est écrit au dos de la photo. Puis e sont des photos d'une maison entourée d'un immense jardin. Un vague souvenir d'y avoir séjourné ; mais ce souvenir se mélange avec un autre et la laisse perplexe. Un paquet de photos très anciennes attise sa curiosité.

Les femmes portent toutes de longues robes noires et des chapeaux qui la font sourire ; des petits garçons en costume marin et des petites filles en robe blanche, leurs longs cheveux retenus par de gros nœuds de rubans ressemblent à des poupées de porcelaine. Ces femmes, elle ne les reconnaît pas ou ne les a pas connues. C'est un passé dont ses parents ne lui ont pas souvent parlé, elle ne sait plus pourquoi. Elle trouve ensuite un petit carnet à la couverture en tissu et fermé par un élastique. C'est un carnet de croquis, faits par son arrière-grand-père lorsqu'il était au front, pendant les rares trêves entre les combats sanglants. Seul moyen pour lui de s'extraire de la réalité de la mort omniprésente à laquelle il a eu la chance d'échapper.

Elle referme la boîte et pense à la mort qui rôde à cause de ce virus invisible, mais si virulent.

Une petite enveloppe grise attire son attention. Elle la décachette délicatement et trouve un billet de vingt francs plié dans une feuille de cahier à carreaux sur laquelle elle lit : Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier.

[Anne Caillol p.c. c. Patrick Modiano](#)

Mardi 10 mars 2020

L'immeuble en face de chez moi, au 11 rue Simon Crubellier comporte six étages en hauteur, non compris le rez-de-chaussée, et six fenêtres en largeur.

Aux trois premiers niveaux, un balcon étroit court sur toute la façade, interrompu à sa moitié par une grille surmontée de pointes disposées à la façon de rayons d'un quart de cercle, délimitant clairement les deux appartements de chaque étage. Aux deux étages supérieurs, les fenêtres sont dépourvues de balcons. Le sixième, quant à lui, comporte six lucarnes (que certains appellent à tort chien assis, vasistas ou même œil-de-bœuf) dépassant de la première partie de la toiture.

Au rez-de-chaussée, à droite de la porte d'entrée une boulangerie accueille de rares clients. À gauche, la devanture d'une boutique de puzzles reste fermée.

Hier, premier jour du confinement, dix personnes sont sorties de l'immeuble, ce qui sans doute est beaucoup moins que d'habitude, bien que je ne les aie jamais comptées précédemment.

La première, à 7 h 22, fut une jeune fille en tenue de jogging moulante. Elle est revenue une demi-heure plus tard. Elle habite la chambre de bonne qui correspond à la deuxième lucarne, car j'ai vu qu'elle s'est aussitôt déshabillée, l'inclinaison de mon point de vue, au troisième étage, ne me permettant que d'apercevoir ses bras levés quand elle s'est débarrassée de son T-shirt. Elle n'est pas ressortie.

À 7 h 35, le père de famille du premier gauche est parti travailler, laissant à la maison sa femme et ses trois enfants que j'entends se disputer malgré les fenêtres fermées. Il faut dire que les voitures sont peu nombreuses.

À 8 h 12, un homme d'une cinquantaine d'années est descendu fumer une cigarette. Il a recommencé à 11 h 21, 14 h 25, 17 h 07 et 21 h 14. Il habite l'appartement du milieu du quatrième étage avec sa femme. Elle a fait le ménage toute la journée. Lui a regardé la télévision.

À 9 h 01, le couple du deuxième droite, accompagné de leur fille d'une quinzaine d'années, est sorti avec des valises. Ils sont partis à bord d'une Citroën C4, garée un peu plus loin dans la rue. Depuis, les volets sont restés fermés.

À 10 h 35, la vieille dame qui habite au cinquième gauche est sortie avec son cabas. Elle est entrée dans la boulangerie pour en ressortir quatre minutes plus tard et remonter chez elle.

À 16 h 22, le jeune couple du cinquième gauche est parti à pied. Ils sont rentrés près d'une heure plus tard, chargés de quatre sacs de provisions.

A` 22 h 48, le fils du deuxième droite, dix-sept ans environ, a ouvert la porte de la rue. Il a regardé autour de lui, puis est parti vers la gauche en rasant la façade. Je ne l'ai pas vu revenir.

Je n'ai pas encore identifié les occupants de tous les appartements, mais j'ai quelques semaines devant moi.

Pierre Fiastre p.c.c. Georges Perec

« Longtemps je me suis confiné(e) de bonne heure »
Quand le souvenir se rappelle à moi,
Quand les obus explosent au sol,
Quand les abris deviennent lieux de survie,
Seuls les anciens connaissent.
Les années passent,
La ville se redresse dans un élan de paix,
Les voiles claquent dans le port,
Les rues s'animent d'une joyeuse liberté.
Voyager, se croiser, se rassembler,
Chanter et danser...
Aujourd'hui le printemps apparaît,
Doux est le soleil sur nos corps dénudés,
Mais quelle est cette créature dont on nous parle ?!
Les images défilent...
L'ennemi est invisible, destructeur.
L'angoisse s'installe et s'amplifie...
On se camoufle au mieux, on se protège de tout, on s'enferme.
Nous sommes en état de guerre !
« Longtemps je me suis confiné(e) de bonne heure »
Au réveil, sur mon plateau, madeleine et chocolat chaud.

[Arlette Maillet \(dans le sillage de Marcel Proust\)](#)

Je dois la vie à la grippe espagnole. Mon grand-père était né à Dantzig, qu'il a toujours appelé Gdansk, d'un père juif et d'une mère polonaise catholique. Bien qu'il ait été élevé dans cette religion, ses camarades de classe le traitaient de youpin. C'est peut-être la raison qui l'a conduit en 1913 à émigrer en France à l'âge de 18 ans. Il fut rapidement embauché aux mines de Lewarthe pour pousser des wagonnets. Quand la guerre avec l'Allemagne éclata, il s'engagea dans l'armée en échange de la nationalité française. C'est au cours de la seconde bataille de la Marne qu'il contracta la grippe espagnole. Je fus conçu pendant sa convalescence dans un hôpital de campagne où ma grand-mère était infirmière. C'est à peu près tout ce que je sais de lui. À part son nom, Victor Kaminski, et cette photo en noir et blanc retrouvée hier dans une boîte de biscuits. De petit format carré, elle est entourée d'une marge blanche et de bords dentelés. Elle a sans doute été prise dans un cabaret. Deux hommes sont assis à un bar, sur des tabourets, devant des étagères où s'alignent des bouteilles d'alcool. L'un, au profil émacié, est vêtu d'un smoking sur lequel est cousue une étoile. L'autre est un officier allemand. Tous deux sourient à l'objectif. Leurs yeux semblent écarquillés par la lumière du flash. Derrière eux, une femme, aux cheveux blonds ondulés, a le visage tourné de trois quarts et regarde la nuque de l'homme au smoking. Au dos de la photo, ces quelques mots sont écrits : À Victor. 16 octobre 43. Gerhard. OPE-38-24. Le visage de l'homme au smoking a les traits de ma mère, mêmes pommettes saillantes, mêmes yeux en amande. J'ai la certitude qu'il s'agit de mon grand-père. Comment cet ouvrier immigré fréquentait-il les lieux à la mode pendant l'occupation ? Quels étaient ses liens avec cet officier allemand ? Qui était la femme blonde ? Quel était ce numéro de téléphone ? Je sais à quoi je vais passer ces jours de quarantaine.

Pierre Fiastre p.c.c. Patrick Modiano

Chacun chez soi à garder les vaches... Du temps libre, ils voulaient... Mais voilà, ils ne savent plus quoi en faire, de leur temps libre... Enfermés avec bobonne... Les gosses qui hurlent... Du temps, oui, mais libre! ... Vive la liberté, qu'ils disaient! De faire quoi? Liberté de rien faire... Alors, ils tournent en rond... Comme des rats de laboratoire... Obligés de se supporter... On avait oublié qu'on se haïssait... On faisait semblant... Le voilà, le vrai virus... C'est l'autre, le virus... Le vrai sournois... La grippe familiale... La peste conjugale... Même pas moyen d'aller forniquer ailleurs... Et qui voudrait?... Même couvert... Les chiards qui naîtront dans neuf mois seront sûrs de leur père... Puis on se dit que finalement... Ça servait à quoi tout ça? On se démenait comme des vers de terre... On faisait semblant d'être occupé... A des conneries... On prend conscience... Ne rien faire... Faire des choses inutiles... C'est kif-kif... C'était déjà la fin du monde... Et on continuait à l'ignorer... A tenir notre petite place dans la société... Petites fourmis inconscientes... Automates ridicules... On se rend compte... Puis on oubliera... On recommencera... Comme avant... Tout ça n'aura servi à rien... Alors on regarde la télé... Les nouvelles du front... On est en guerre... Mais planqués à l'arrière... On additionne les morts... Voilà les nouveaux résultats sportifs... Île de France bat Grand Est 126 à 92... Bientôt des paris... Sur les vieux aussi... Combien de temps va tenir Giscard? Et Line Renaud?... On passe le temps... En bouffant des pâtes à l'huile de colza... En économisant le papier cul... Avec les nouvelles sur internet, même plus de journaux à mettre aux chiottes... Les veinards qui on un balcon font des pompes... Ceux qui n'ont jamais fait de sport sortent en jogging... Avec leur petit papier signé... Je, soussigné, m'emmerde... On compte les grains de riz... On range les placards... On trie les photos... On relit Proust qu'on n'avait jamais lu... On essaie encore une fois Joyce... C'est le moment ou jamais... Et si on devenait écrivain? Le virus de la littérature... Il va y en avoir des journaux de confinement... Mais si on meurt tous, qui va nous lire?

[Pierre Fiastre p.c.c. Louis-Ferdinand Céline](#)

J-1 du confinement

Il fait très beau, dernière flânerie. Je parcours l'avenue à pied en imaginant que c'est peut-être la dernière fois avant longtemps. Les platanes sont encore dégarnis, mais on aperçoit des promesses de bourgeons. Je lève la tête et entrouvrant les lèvres je bois la lumière. Je mets mon regard et mes yeux en mode automatique, je veux tout enregistrer, ne perdre aucune miette. Que la végétation paraît insouciant, elle ignore que demain...

En fait je bous à l'intérieur, je suis inquiète pour une de mes filles et son mari en voyage au Maroc. Toutes les compagnies aériennes ont annulé leurs vols depuis le 13 mars. Aujourd'hui après une veille informatique acharnée et un suivi en direct des événements grâce aux « tweet » de l'ambassade de France j'ai réussi à leur trouver un vol retour pour le 18 mars.

Pour me détendre, je me permets cette flânerie, mais j'ai une boule au ventre.

J+1 du confinement

Tellement de choses à faire, les appels téléphoniques, les face-time, les connexions en visioconférence... quelle effervescence. Je veux me rendre utile à distance, j'ai pris en charge le suivi de la scolarité de Maximin, il est en CE1 à Paris et moi je suis à Marseille. L'application Classroom n'a plus de secrets pour moi. La maîtresse m'a acceptée dans la liste des parents, j'en suis fière, j'y figure sous mon nom et mon état est « grand-mère de Maximin ». Je suis la seule grand-mère dans la liste, je figure parmi les « mère de... » et les « père de... » J'ai accès à une multitude de documents et de consignes. Ces enfants ont un agenda de ministre.

J+2

Courses en ligne. Les offres sont réduites et surtout les délais de livraison sont énormes, plus d'une semaine. On ira chez l'Arabe du coin, mais rien d'urgent.

J+4

Je vais mettre des chaussures, ça fait des jours que je n'en porte plus. J'ai décidé de sortir, mais pas loin et surtout je veux passer inaperçue. Je vais porter des lunettes de soleil, c'est parfait pour être invisible et je pense chausser des baskets pour marcher vite. Je sors comme un voleur, un sac sur le dos, je vais faire quelques courses à la supérette du coin. En chemin je ne veux pas croiser le regard des autres, j'ai peur de les juger insouciant ou irresponsables, leur façon de marcher avec nonchalance ne correspond pas à la gravité de la situation.

J+7

J'ai une brosse à dents dotée d'un minuteur. La durée programmée est deux minutes. Pendant que je me brosse les dents, je fais un « wall-sit ». La position assise contre un mur, sans chaise, diffère légèrement du squat traditionnel, car vous tenez une position statique pendant une certaine durée, plutôt que d'être dans un mouvement. C'est un exercice excellent pour vos fessiers et vos cuisses. Vous pouvez faire cet exercice n'importe où, du moment qu'il y a un mur et des murs il y en a partout puisque nous sommes confinés.

J+...

Je ne compte plus, ça va durer longtemps.

De là où je suis, j'imagine que la glycine à Saint-Côme a fleuri. Ce n'est qu'en pensée que je vois les belles grappes violettes et odorantes couvrir sans retenue la pergola et que j'entends les bourdonnements qui l'habitent. Les fleurs éphémères ne vont pas tarder à tomber et à couvrir la terrasse de flocons fanés que le vent rassemblera et éparpillera inlassablement. Nous ne sommes pas là pour remettre de l'ordre.

Cette année la végétation ne nous a pas attendus, elle n'a pas fait de pause, elle s'est même dépêchée, elle est en avance, elle nous a dépassés. Pour nous le temps s'est arrêté, pas pour elle, elle a lâché le peloton, elle sprinte vers l'été. Pourquoi nous nargue-t-elle ?

De là où je suis, j'imagine que je partage la vie de nos enfants et petits-enfants. On se voit, on se parle, on s'entend, on aimerait pouvoir se toucher à travers les écrans, hygiaphones numériques, mirages...

Ce soir à 20 h, à force de frapper la casserole avec la cuillère en bois, je l'ai brisée la cuillère. J'avais mis tout mon cœur dans cet applaudissement improvisé.

Demain c'est Pâques, mais je n'attends pas de miracle hélas.

J'ai fait un gâteau au chocolat (la farine est revenue dans les rayons, dérisoire constatation...), on a aussi des fraises et je battrais la crème en chantilly.

Catherine Fiastre

Rencontre en Mongolie

Un écrivain serbe est dépêché en Mongolie pour y écrire un guide de voyage. Lui qui rêvait de s'extirper de sa morosité quotidienne, atterrit dans un pays perdu, lieu de tous les possibles – où, de temps à autre, on brûle encore des sorcières. Il échoue au bar de l'hôtel *Gengis Khan* à Oulan-Bator, où il voit défiler un évêque hollandais égaré dans un rêve, un officier russe devenu lama, un mort vivant au passé lubrique et même l'énigmatique Charlotte Rampling. Que tout cela confine à la folie importe peu ; la vodka coule à flots, délie les langues et libère les pensées les plus délirantes de Basara. Flottant entre rêverie et ivresse, au cœur d'un univers jubilatoire où la seule certitude est qu'il n'y en a aucune, il se laisse emporter dans un tourbillon extravagant de dérision qui n'épargne rien, ni personne.



Rencontre avec Charlotte

Je me suis réveillé dans une chambre de l'hôtel Gengis Khan, à Oulan Bator en Sibérie. Comment suis-je arrivé ici ? Je l'ignore. Pour y faire quoi ? Mystère.

Je prends une douche, par habitude. Je m'habille par convenance. Je sors de la chambre à la recherche d'explications et plus si nécessaire. La première personne que je rencontre, une femme, me sourit et me précède jusqu'à l'ascenseur. J'arrive dans le hall de l'hôtel. Une autre femme, aussi souriante, m'accompagne jusqu'à la salle du restaurant. Toutes les tables sont occupées, sauf une, petite, dans un coin obscur. Je m'assois. Une serveuse vient m'abreuver de paroles incompréhensibles. Je devine un point d'interrogation à la fin de chaque phrase. J'opine du chef d'un air pénétré.

J'attends. Les tables se vident peu à peu. Bientôt, il ne reste plus que moi dans la salle. Les serveurs ont disparu. Personne ne m'a servi mon petit déjeuner. Les lumières s'éteignent, sauf une, falote, derrière moi. Je me dis qu'on me fait une vilaine farce. Je m'apprête à me lever quand j'entends :

— Vous croyez qu'on vous fait une vilaine farce, monsieur 348 ? Détrompez-vous.

Une femme s'approche. Grande. Élégante. Elle s'assoit, allume une cigarette et souffle la fumée vers le plafond en me lançant un regard difficile à déchiffrer, mais que je qualifierais de glauque.

Elle ajoute : tu ne dis rien ?

Je regarde autour de moi. Personne. Je cherche où se trouvent les caméras de vidéo surveillance. J'en repère une, en face de moi. Je ne sais pourquoi, mais l'idée que ce serait utile si les choses se passaient mal me traverse l'esprit. Aussitôt contredite par une autre idée : pourquoi les choses se passeraient-elles mal ?

Devant mon silence, la femme poursuit : Tu ne te souviens pas de moi ? Je t'appelais 348 à cause de ton nom serbe, impossible à prononcer.

Dans ma tête des diodes minuscules s'allument. Des neurones se cherchent, des lignes de données personnelles de plus en plus intimes remontent du fond d'une mémoire enterrée. Je me dis : C'est pas possible.

« Tu crois que ce n'est pas possible, répond la femme en écho. Et pourtant, tu vois, je suis là, bien vivante.

Je la fixe. Elle lui ressemble. Ce n'est pas elle. Sarah est morte. Je le sais. Qui est cette femme ?
Ça y est ! J'ai trouvé.

— Vous êtes Charlotte ! L'actrice. La sœur de Sarah. C'est une mauvaise plaisanterie que vous me faites.

— C'est ce que tout le monde croit. La vérité, tu l'as en face de toi. Charlotte s'est suicidée à la suite d'un chagrin d'amour mal digéré. J'ai pris sa place. Je vais enfin me venger. À mon âge, avec ma notoriété, je ne crains pas grand-chose.

J'entends une voix en moi me crier de foutre le camp, maintenant, tout de suite. J'essaie de me lever. Son regard me cloue sur place. Sa voix feule comme le grognement d'une panthère affamée.

"Tu m'as laissée tomber comme un sac de linge sale alors que j'étais enceinte de toi. C'est l'heure de payer.

À peine ai-je eu le temps de reconnaître, dans ses yeux, l'éclair de folie propre à ceux que plus rien ne retient.

Le coup de feu a claqué.

Un courant d'air frais a traversé mon cerveau.

Jacques KOSKAS

Mongolie

La Mongolie... fallait-il que j'aie besoin de renflouer mes lamentables finances pour avoir accepté un tel travail « Écrire un guide de voyage sur la Mongolie ».

La Mongolie, j'avais dû chercher sur un atlas où se situait ce pays qui n'apparaissait jamais au journal télévisé.

J'avais bien sûr entendu parler des Mongols et de Gengis Khan le conquérant, mais c'était de la vieille, très vieille histoire.

La Mongolie, rien à voir avec le guide du Routard que j'avais rédigé sur les Cévennes.

Mais bon, je ne pouvais pas me permettre de refuser l'offre de mon copain Roger : voyage, hébergement, tous frais payés, pendant un mois, avec cerise sur le gâteau, une rencontre avec Charlotte Rampling le jour même de mon arrivée — le journaliste vedette du magazine de Roger était tombé malade.

Me voici donc à l'aéroport d'Oulan Bator, la capitale, avec deux imposantes valises. Internet étant assez flou sur le climat mongol, j'ai emporté des vêtements pour les jours de chaleur et d'autres pour des nuits plus fraîches. J'ai aussi une liste de souvenirs à rapporter pour des copains, dominante vodka et chapka.

Roger n'a pas lésiné question hébergement, il a choisi l'hôtel Gengis Khan pour ma première semaine mongole. Hôtel fastueux à la décoration un peu datée, mais je ne fais pas la fine bouche, sachant que les semaines suivantes, je vais traverser des zones quasi désertiques avec yourtes pour logis.

De la fenêtre de ma chambre, je découvre le panorama urbain : béton, béton, béton. Partout des immeubles de différentes hauteurs, au style très soviétique. Il va falloir que j'essaie de trouver des monuments et des petites rues typiques, pour intéresser d'éventuels touristes.

Pour l'heure, j'ai rendez-vous avec Charlotte Rampling. Une douche, un peu de parfum et une tenue faussement décontractée. Je ne dois pas décevoir celle qui fut une de mes idoles de cinéma pendant des décennies.

Elle est là, ponctuelle, assise dans un fauteuil de cuir de l'un des salons du rez-de-chaussée de l'hôtel. Une robe toute simple met en valeur sa silhouette et ses jambes superbes. Et ce regard

gris, toujours aussi fascinant. Nous commandons un thé glacé. Rapidement, je m'aperçois que c'est elle qui va me donner un aperçu du pays.

« Oui, elle connaît la Mongolie, cela fait des années qu'elle y passe des semaines paisibles quand elle ressent le besoin de se ressourcer.

Oui, c'est là qu'elle a tourné son premier film "Un amour sans retour". Tournage éprouvant avec d'innombrables chevauchées dans le désert.

Non, son lieu de vacances n'est pas le Gengis Khan, mais une yourte à une dizaine de kilomètres de la capitale.

Oui, les yourtes sont très confortables et je vais sûrement apprécier la traversée de ce pays à mi-chemin entre la modernité et la tradition.

Non, elle n'a pas eu d'aventure avec son partenaire dans le film même s'il était très séduisant.

Oui, elle reprendrait bien un thé. »

Et c'est ainsi que nous terminons l'interview.

Avant de remonter dans ma chambre, je jette un coup d'œil au menu du restaurant. Pas de problème de compréhension, ici aussi la langue de Shakespeare a fait ses ravages.

[Annie Lavigne](#)

Serge et Charlotte

À l'aéroport, la préposée au passeport a commencé par me sourire de toutes ses dents. Elle m'a dit en anglais :

— Comment ça va, mon pote ?

J'ai menti :

— Ça va bien, merci.

Puis je suis sorti de l'aéroport. J'étais en Mongolie. Visiblement, il y avait une navette pour l'hôtel, alors, pourquoi pas ? Je l'ai prise, et pour calmer le désarroi que je sentais monter en moi, j'ai commencé à prendre des notes dans mon carnet de voyage.

Extrait de mon carnet : « Bon, il est clair que je ne sais pas par où commencer ».

Je l'ai refermé et j'ai regardé le paysage. Il y avait des yourtes de plus en plus nombreuses avec, tout autour, des animaux, des enfants, des femmes portant des enfants sur le dos... De plus en plus de monde, et j'imaginai que la capitale comme au temps de Marco Polo serait un entassement de yourtes. Les steppes, les chevaux et les yourtes, c'est à peu près tout ce que je connaissais de la Mongolie.

Et puis on a traversé une zone industrielle, des maisons en dur, sans âme, enfin la ville s'est étalée devant moi, immense, remplie de gratte-ciels rappelant l'Union soviétique. Une nappe de brouillard épaisse noyait la ville alors qu'on était en plein jour : des fumées blanches s'échappaient et il n'y avait pas grand-chose d'autre à distinguer. Je n'ai rien écrit dans mon carnet. L'hôtel Gengis Khan était monumental ; il a soudain envahi tout mon champ de vision puis la navette s'est arrêtée.

Je ne m'attendais pas à tout cela. Le décor familier d'un hôtel international a simplifié mon installation : une chambre anonyme et spacieuse, avec une belle vue sur les toits les plus hauts et les fumées d'usine. Mais il n'a pas simplifié les sentiments qui m'agitaient : qu'est-ce que j'avais imaginé ? Changer de vie, quitter ce monde occidental où je n'avais pas été heureux et me retrouver subitement apaisé dans des espaces infinis, dans une nature presque vierge. Peut-être qu'un chaman obscur avait fait en sorte que nous nous rencontrions un jour par hasard ?

Je ne regrettais rien, ni mes biens ni les miens. Mais j'étais devenu assez lucide pour comprendre à présent que ce que je fuyais m'attendrait aussi bien à Oulan Bator. Ce n'était pas ma valise qui ralentissait mon élan pour monter les marches de l'hôtel, c'était mes pieds. Après avoir réglé les formalités à la réception et déposé mes bagages dans ma chambre, je suis redescendu faire quelques pas dans le grand salon où l'on m'a servi un thé infâme. J'ai alors ressorti mon carnet, où j'ai tenu à écrire ce simple mot qui me serrait la gorge : « Je suis seul ». J'étais seul et jamais je n'avais éprouvé un tel sentiment d'angoisse.

Puis j'ai commencé à écrire sur la solitude, justement, en ironisant sur le fait que ce serait le point de départ de mon « guide de voyage en Mongolie », projet que j'avais inventé pour me décider à partir au loin.

Une femme lisait le journal sur une table à proximité. Un journal en anglais. Tout était d'ailleurs écrit en anglais dans cet hôtel. De temps en temps elle saisissait un verre de whisky qu'elle portait à peine à ses lèvres. Je n'aime pas voir une femme boire de l'alcool seule, pendant l'après-midi, même quand le brouillard règne à l'extérieur. Mais peut-être attendait-elle quelqu'un ?

Une heure plus tard, j'ai noté dans mon carnet qu'elle n'attendait personne. Elle a levé les yeux un instant sur moi et m'a fait un sourire. Un sourire qui s'adressait plutôt à elle-même d'ailleurs. Son regard et ce sourire m'ont troublé.

J'ai noté : « De belles étrangères boivent du whisky, seules, dans de beaux hôtels en Mongolie ». Puis j'ai raturé cette phrase, car je suis un voyageur honnête : « Une belle femme est en train de boire dans un grand hôtel. Elle boit peu ».

J'avais ensuite tout loisir de regarder le décor banal de cet hôtel international : cette femme se tenait très droite au bord de son fauteuil, et les colonnes de marbre à proximité en faisaient autant. Ma pensée vagabondait. Le comptoir près de l'entrée était fonctionnel, je n'y trouvais rien à redire tandis que je me demandais où l'on pouvait trouver du marbre dans ce pays. D'ailleurs en Russie, où avaient-ils pris le marbre pour décorer le métro de Moscou qui brillait comme un bijou ? De grands lustres répartis dans le salon faisaient danser des reflets dans les cheveux de ma voisine quand elle bougeait la tête et se reflétaient sur le sol, qui composait une mosaïque discrète, également en marbre. Mes deux pieds occupaient sagement l'espace d'une seule dalle et j'ai remarqué avec surprise qu'ils avaient l'air de se trouver très bien, là où ils étaient. Ils ont un peu bougé parce que tout mon corps s'est détendu d'un coup dans mon fauteuil. C'était un fauteuil de cuir confortable et quelqu'un avait dû le concevoir avec l'intention qu'on s'y sente bien. Quelqu'un l'avait acheté pour rehausser le luxe de cet hôtel. Quelqu'un l'avait gentiment laissé là, à ma disposition, et justement je l'occupais. Quelqu'un

se trouvait par hasard à côté de moi, et c'était une belle femme. Elle n'avait pas l'air de s'en soucier. Cependant elle me regardait parfois avec curiosité tandis qu'il me semblait la connaître. En Mongolie, je ne connais qu'un hôtel, mais je sais déjà que quelque part, il y a un endroit où l'on se sent bien. Je me suis adressé à elle en anglais pour lui dire une banalité. Elle m'a répondu avec un sourire :

— Si d'aventure vous parlez français, je serais heureuse de parler avec vous dans cette langue, car j'ai passé ma jeunesse à Paris, France.

Nous avons bavardé, si je puis dire, par intermittence. Le silence ne la gênait pas et moi non plus d'ailleurs. Elle prenait parfois un air rêveur pour me répondre, mais quand j'ai évoqué un moment le hasard des rencontres, elle a affirmé d'un ton catégorique qu'il s'agissait d'un choix délibéré de notre part. Pour ponctuer sa déclaration, elle est venue s'asseoir en face de moi, oubliant son verre de whisky tandis que j'avais laissé refroidir mon thé.

— Cela fait huit mois que je suis ici, à écouter des voix étrangères et à regarder des gens qui ne me voient pas. Vous êtes le premier à qui je parle, m'a-t-elle dit, et en français de surcroît : ma soirée est à vous.

Ensuite elle a ajouté :

— Cette soirée, faites-en ce que vous voudrez. Mais votre venue signifie aussi que je vais partir demain matin.

— Pour où ?

— Je partirai, c'est tout...

Je n'ai pas demandé pourquoi. Elle s'est levée, m'a tiré par la main et je suis sorti de l'hôtel avec elle. La nuit tombait. On y voyait à peine dans le brouillard. Elle s'est cramponnée à mon bras. J'écoutais le bruit que faisaient les talons de ses chaussures, et les miennes marchaient bravement.

[Serge Gonzales](#)

Conquêtes amoureuses

Consigne : utiliser dans un texte les phrases suivantes :

« Yo ! Comment que t'arrive à merder du thé en sachet ? »

(Ken Bruen *R&B Le Mutant apprivoisé*)

Sont où tes petits copains ? Sont partis filer le parfait amour et toi t'es tout seul.

(Maylis de Kerangal *Corniche Kennedy*)

Je la fixai d'un regard inquisiteur, cherchant à provoquer enfin une réaction qui insufflerait une touche de logique, un début de réponse.

(Jacques Enaux *Amoursky Boulevard*)

Raconte, dit-elle. Raconte comment c'était quand j'étais petite. Mais d'abord, sers-nous un autre verre. Comme ça, tu n'auras pas à t'interrompre.

(Raymond Carver *Parlez-moi d'amour*)

« Tu te gardais bien de prendre des risques », claironna-t-elle, un rire moqueur dans la voix.

(Arundhati Roy *Le Dieu des Petits Riens*)

Qu'est-ce que c'est, mon gros ? C'est pour la bagatelle ?

(Samuel Beckett *Fin de partie*)

Je voudrais pouvoir te dire que je regretterais de ne plus te voir, souffla-t-elle, mais ce serait un mensonge. Je m'en fiche. Tu n'existes plus pour moi.

(Serge Brussolo *Pèlerins des ténèbres*)

Si, par hasard, vous parlez le français, je vous serais reconnaissant de me le faire savoir, car je peux m'exprimer très clairement dans cette langue, ayant passé la plus grande partie de ma jeunesse à Paris, France.

(Salinger *Nouvelles*)

« Savez-vous », demanda-t-elle sans la moindre trace de charité, « il y a quelque chose qui ne va pas du tout chez vous ».

(Philip Roth *Portnoy et son complexe*)

Je me suis mise à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent.

(Annie Ernaux *Une femme*)

Je me demande si je l'aime, et si personne ne le sait, comment voudriez-vous que je le sache ?

(Régis Jauffret *Microfictions*)

Conquête amoureuse

La saison est morose, non pas parce que nous rentrons dans l'automne, habituellement, en cette saison j'adore me promener dans le parc, jouer avec les feuilles ocre, dorées, qui jonchent le sol... mais, c'est mon cœur, il est triste et se sent abandonné de tous.

Forcément un lourd sentiment de solitude pèse sur mes épaules et ça se répercute au plus profond. Mes pensées sont chaotiques, ma démarche ralentie...

C'est à ce moment qu'un homme arrive à ma hauteur, d'un air désinvolte il me dépasse et prend de la distance. Poussée par un élan de vitalité et prise d'un sans-gêne inhabituel, je lui emboîte le pas. S'en rend-il compte?! D'autres promeneurs circulent dans les allées, je m'efforce de rester discrète, je suis plus légère tout-à-coup! je me prends au jeu, je poursuis mon intention d'aborder l'inconnu et lorsqu'il s'assoit sur le banc, face à la mare aux canards, je me faufile à ses côtés. Comment l'accoster? Dans mon fond intérieur, un rire moqueur claironne « tu te gardes bien de prendre des risques! », mais « sont où tes petits copains? sont partis filer le parfait amour et toi t'es tout seul? »

Soudain il se tourne vers moi, je suis troublée par la beauté expressive de son visage, je le fixe d'un regard inquisiteur cherchant à provoquer enfin une réaction qui insufflerait une touche de logique, un début de réponse », il dit : « si, par hasard, vous parlez le français, je vous serais reconnaissant de me le faire savoir, car je peux m'exprimer très clairement dans cette langue, ayant passé la plus grande partie de ma jeunesse à Paris. »

Son accent est charmeur et un doute me traverse subitement l'esprit : « qu'est-ce que c'est mon gros? c'est pour la bagatelle? » Mais... peut-être veut-il simplement engager la conversation?! Je lui demande sans la moindre trace de charité « savez-vous, il y a quelque chose qui ne va pas du tout chez vous ».

Il éclate de rire, je m'en réjouis et la confiance s'installe, il se présente, je lui confie mon manque d'assurance d'alors, mes doutes... j'avais même interrogé mon père « raconte, raconte comment c'était quand j'étais petite » nos échanges deviennent familiers, je lui avoue que je m'étais mise à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, l'argent... ».

Sur le banc, tout près l'un de l'autre, nous regardons les canards s'ébattre à la surface de l'eau, la journée est belle...

Je me demande si je l'aime, et si personne ne le sait, comment voudriez-vous que je le sache?

Pourtant ce souvenir se rappelle à moi quelquefois...

Arlette Maillet

Lorelei

Cet été-là, j'étais tombé amoureux de Lorelei. Avec ce prénom, personne ne pouvait ne pas la remarquer de toute façon. On l'avait tellement charriée sur ce sujet depuis la maternelle qu'on n'avait pas fait attention à sa beauté, mais je crois qu'elle, oui, y avait été attentive. Comment sait-on qu'on est amoureux ? J'en avais parlé à ma mère : « — Je me demande si je l'aime, et si personne ne le sait, comment voudriez-vous que je le sache ? » Elle m'a répondu sèchement : « — De toute façon, elle n'est pas pour toi ! » et elle est retournée à ses casseroles.

Elles étaient toutes comme ça, nos mères, même celle de Lorelei, trop occupées, et nos pères s'étaient donné le mot pour se faire la malle. Alors on formait une bande et on allait à la plage chaque jour de cet été-là.

Le jour où j'ai su que j'étais tombé amoureux d'elle, il faisait très beau, mais il y avait du vent. On discutait avec nos serviettes sur les épaules. Le sable volait autour de nous. On discutait, cela veut dire que c'est Diego qui parlait le plus souvent et que certains lui répondaient, c'était toujours comme ça. Moi je ne disais presque rien parce que j'étais du genre timide. Bien élevé, disait-on, mais timide. Je n'étais pas aussi costaud que Diego et sûrement pas aussi beau que lui, mais je n'y faisais pas attention ; j'étais dans la bande, on ne me demandait pas grand-chose.

Lorsque Karim qui s'ennuyait a proposé qu'on aille quand même se baigner, j'ai regardé les vagues. Quand elles sont grosses comme ça, la mer devient très froide, même en plein soleil. Ce n'est pas ce qui m'a arrêté. Ce qui m'a cloué sur ma serviette, c'est d'avoir vu Lorelei prendre la main de Diego pour qu'il se lève et la garder, de les avoir vu marcher ainsi lentement vers la mer, tandis que les autres étaient déjà loin. Sous le vent les cheveux de Lorelei fouettaient le visage de Diego mais il ne s'est pas écarté d'elle.

Derrière moi, une vieille qu'on voyait de temps en temps toujours seule sur la plage s'était abritée du vent contre le muret qui longe la route. Elle a ricané :

— Sont où tes petits copains ? Sont partis filer le parfait amour et toi t'es tout seul ?

J'ai tourné la tête. Elle s'était bien adressée à moi, vu qu'il n'y avait personne d'autre. Et c'était vrai, j'étais soudain tout seul. J'ai voulu faire de l'humour :

— Non, je suis resté ici parce que sinon, vous, vous seriez restée toute seule.

Où avais-je trouvé cette réponse ? En tout cas, je me suis attiré cette réplique :

— Qu'est-ce que c'est, mon gros ? C'est pour la bagatelle ?

— Je ne suis pas gros ! j'ai dit. Étais-je gros ? Pour le reste, je ne savais pas très bien ce qu'elle avait voulu me dire, mais je voyais bien qu'elle me regardait d'un drôle d'air. J'ai bien senti cela. Je la fixai d'un regard inquisiteur, cherchant à provoquer enfin une réaction qui insufflerait une touche de logique, un début de réponse. Elle s'est contentée de venir poser sa serviette à côté de moi sans rien dire de plus. Elle regardait la mer, et moi la silhouette de Lorelei.

Je n'avais pas aimé ce que cette femme m'avait dit tout à l'heure, mais cela m'avait troublé. Au bout d'un petit moment, tandis qu'elle semblait avoir complètement oublié ma présence, j'ai remarqué qu'elle était plutôt jolie pour une vieille. Elle avait bien l'âge de ma mère, au moins trente-cinq ans.

Quand les autres sont revenus, ils sont restés debout, muets de stupéfaction en constatant que le décor avait changé. Diego a lâché la main de Lorelei qui, elle, se tenait raide comme un piquet. Pour faire quelque chose, Diego s'est assis à côté de mon sac. Il en a sorti ma thermos et s'est servi une tasse. Il était quand même le chef. Il m'a regardé dans les yeux :

— Yo ! Comment que t'arrives à merder du thé en sachet ?

En disant cela, il avait comme un sanglot dans la gorge. Il avait beau être notre chef, je l'ai trouvé minable sur ce coup et je n'étais sûrement pas le seul. Sans cesser de regarder la mer, ma nouvelle copine a prononcé lentement un long discours :

— Si par hasard vous parlez le français, je vous serais reconnaissante de me le faire savoir, car je peux m'exprimer très clairement dans cette langue, ayant passé la plus grande partie de ma jeunesse à Paris, France.

Paris ! Personne n'a répliqué. Nous étions intimidés par Paris, la ville où les amoureux se promènent sur les quais et s'embrassent, et les nuits fiévreuses qu'elle abrite... Ma copine a pris la tasse que Diego avait reposée sur le sable, a vidé son contenu et s'est tournée théâtralement vers moi comme s'il n'y avait plus que nous deux au monde, tandis que Lorelei la fusillait du regard.

— Raconte, dit-elle, raconte comment c'était quand tu étais petit. Mais d'abord, verse-nous une autre tasse. Comme ça tu n'auras pas à t'interrompre. Je lui ai versé du thé. En buvant sa tasse, elle a paru remarquer la présence de mes copains.

— Savez-vous, dit-elle sans la moindre trace de charité, il y a quelque chose qui ne va pas du tout chez vous. Si ça ne vous dérange pas trop, allez jouer plus loin ; car vous nous dérangez,

nous. Figurez-vous que nous avions l'intention de faire l'amour au moment où vous êtes arrivés. Elle a dit cela tout en me caressant le bras.

Ils ont obéi. Ils ont ramassé leurs affaires et ont filé. Lorelei traînait pensivement derrière eux.

— Je suis vierge, ai-je dit en rougissant.

Elle s'est mise à rire :

— Cette fille est à toi maintenant !

Elle m'a envoyé une petite poignée de sable sur les jambes, s'est levée, a noué sa serviette autour de la taille.

— Tu te gardais bien de prendre des risques, claironna-t-elle en s'éloignant, un rire moqueur dans la voix.

Lorelei est devenue ma petite amie pendant quelques temps puis nous nous sommes séparés. Ma bande aussi s'est séparée, je suppose que nous avons tous grandi à notre façon. Je m'étais mis à mépriser les conventions sociales, les pratiques religieuses, même l'argent. Ma mère ne savait plus comment se comporter avec moi. C'est cette histoire qui avait tout déclenché sur une plage, avec cette femme tour à tour gouailleuse et élégante, et son rire moqueur.

Maintenant que j'y repense, son rire n'était pas moqueur. Il y avait de la tristesse dans ce rire, mais à ce moment-là je n'ai pas su faire la différence. Je l'ai cherchée en ville puisqu'elle n'est plus revenue sur la plage, mais je redoutais en même temps de la rencontrer. Je croyais pouvoir entendre d'avance ce qu'elle m'aurait dit à cette occasion, quelque chose comme :

— Je voudrais pouvoir te dire que je regretterai de ne plus te voir, mais ce serait un mensonge. Je m'en fiche, tu n'existes plus pour moi.

Elle existe encore pour moi.

Serge Gonzales

Textes divers

À vos masques, Citoyens

Dans les rues désertes
Écrasées de silence
Des silhouettes pressées
Marchent tête baissée
Vers un lieu de ravitaillement
Pour prendre sa place
À bonne distance de l'autre
Dans une queue bien alignée
Dans les rues désertes
Écrasées de silence
Derrière vos masques
Chirurgicaux ou griffés maison
Et vos lunettes noires
On ne sait plus qui vous êtes
Dans les rues désertes
Écrasées de silence
gardant les traces
Du non-passage du cantonnier
Résonnent les pas d'un jogger
Qui court... qui court...
Dans les rues désertes
Écrasées de silence
Écoutez les gazouillements des oiseaux
Heureux d'accueillir le printemps
Et leur nouvelle nichée

Dans les rues désertes
Écrasées de silence
La vie est invisible
Mais palpable
Une fenêtre qui s'ouvre
Des volets qui se ferment
Des notes de musique
Toujours les mêmes
D'un apprenti musicien
Dans les rues désertes
Écrasées de silence
La nuit venue
Applaudissez, tapez
Sur vos casseroles
Pour les héros silencieux
Vivement le jour où
Vous tomberez le masque
Heureux de respirer librement
À vos masques, Citoyens
Respectez le confinement
Vous vous sauvez la vie
Et celle des autres
Éternelle reconnaissance
Vous voueront les survivants

[Anne Caillol](#)

L'autre voyage

Le voyage est un moment magique qui implique un départ et une arrivée...

Mais pour eux, que fut-il ?

Un départ sans au revoir, sans étreinte dont on garde la chaleur tout au long du trajet, sans mouchoir agité à la fenêtre du wagon, sans fenêtre au wagon, est-ce vraiment un départ en voyage ?

Un départ plein de cris, plein de larmes, de sirènes hurlantes, un départ dans le froid, dans l'odeur de poudre, dans les cris, encore et toujours, est-ce vraiment un départ en voyage ?

Un départ où la main ne se tend pas pour une dernière et tendre caresse, mais pour un violent coup de matraque, un départ où le contrôleur porte l'uniforme de la gendarmerie française, un départ où l'on n'a choisi ni le moment ni la destination, est-ce vraiment un départ en voyage ?

Le voyage est un moment magique qui implique un départ et une arrivée...

Mais pour eux, que fut-il ?

Une arrivée sur un quai, sans prendre le temps de découvrir le paysage alentour, une arrivée sans aucun douanier pour contrôler leurs papiers et s'assurer qu'ils n'ont rien à déclarer, ils n'avaient pourtant rien à déclarer, s'il un douanier avait été là, il aurait pu relever la barrière, leur souhaiter un agréable séjour, et les regarder s'éloigner à bord d'un taxi à destination d'une auberge modeste, mais de charme, une arrivée sans aucun chocolat chaud pour se réconforter de l'inconfort du train, et Dieu qu'il fut inconfortable ce train !, est-ce vraiment l'arrivée d'un voyage ? Une arrivée, poussée par ceux qui suivent et poussant ceux qui précèdent, une arrivée sans effusions de joie, mais avec les aboiements d'uniformes gris et de chiens policiers, est-ce vraiment l'arrivée d'un voyage ?

Le voyage est un moment magique...

Pour eux, le tour de magie de ce voyage vers l'enfer consistait à les faire disparaître en un claquement de doigts. Un claquement de doigts comme ils auraient pu faire en dansant le sirtaki un jour de fête.

Comme pour un jour de fête, le grand chapiteau avait été dressé. Dans ce cirque ouvert au vent glacial, l'orchestre est arrivé pour la fin de la représentation. Monsieur Loyal portait mal

son nom. La plainte d'un violon dans la plaine polonaise, qui se dissipe comme la fumée, puis plus une trace, plus une cendre, plus une ombre, plus une âme même...

Ils auront été deux fleurs éphémères, comme le reste d'ailleurs...

Rémi Matalon

Les mains

Il est parti trop jeune pour que ses mains aient été recouvertes de taches brunes, comme le sont aujourd'hui celles de son fils. Désormais, ce sont les miennes qui commencent à s'orner de ces sombres marques du temps. Les siennes sont pour toujours celles d'un jeune homme.

J'essaie d'imaginer la sensation que j'aurais ressentie si, enfant, j'avais marché à ses côtés, main dans la main. Nous aurions descendu la Canebière jusqu'au Vieux-Port, dans la chaleur d'une après-midi d'été. Il aurait joué avec ma main, balançant le bras pour dessiner un large cercle au-dessus de ma tête, en répétant « et hop ! » à chaque prise d'élan. Il aurait lâché ma menotte pour glisser ses doigts dans mes cheveux en bataille, récitant un proverbe juif, comme j'imagine qu'il en avait pour toute circonstance.

J'essaie d'imaginer, mais aucune sensation ne remonte jusqu'à moi. Il a pourtant dû faire ces gestes avec mon père, et d'autres encore. Le pouce coincé entre le majeur et l'index, il a sûrement fait plus d'une fois disparaître son petit nez, tout comme il lui a souvent pris le menton dans sa main, en fredonnant avec lui « je te tiens, tu me tiens par la barbichette... ». Il lui est même arrivé de claquer les fesses de son fils, après une bêtise qui l'avait effrayé, traverser en courant devant le tram, ou faire des grimaces au gendarme qui contrôlait un voisin.

Ses mains ont porté tant de valises, de sacs, de baluchons...

Ses doigts jaunis ont tenu tant de cigarettes consumées jusqu'aux derniers brins de tabac.

Ses mains ont caressé les cheveux de Lucie, frôlé les cuisses de Lucie, enveloppé de douceur les seins de Lucie, effleuré les lèvres de Lucie...

Ont-elles jamais connu d'autres femmes ?

Elles ont séché des larmes, ses mains. Celles de ses proches. Les siennes, aussi.

Ses mains ont gratté nuitamment à la fenêtre de Lucie, lorsqu'il est venu la chercher chez ses parents, à Salonique, pour l'embarquer vers une nouvelle vie, loin de leurs familles et de la misère.

Ses mains ont serré très fort Lucie contre lui, lorsque depuis le pont du navire, au petit matin, ils ont aperçu l'entrée du port de Marseille.

Ses mains ont tremblé lorsqu'il a tendu leurs papiers à la descente du bateau.

Ses mains n'ont pas lâché Lucie, jusqu'à ce qu'il frappe à la porte de son vieil ami Simon, qui les a accueillis comme un frère.

Ses mains ont parlé à la place de ses lèvres, quand les mots lui manquaient en français.

Ses mains ont bousculé les gendarmes qui le forçaient à monter dans le camion.

Il s'en est protégé le visage pour atténuer leurs coups de matraque.

Ses mains ont cogné contre la paroi du wagon dans lequel il a suffoqué de longues, longues heures.

Ses mains ont gratté la terre grise de ce camp surpeuplé, à la recherche désespérée de quelque chose à manger.

Ses mains, il les a collées à son nez, sans pouvoir pour autant masquer l'odeur de mort et de carne brûlée qui lui faisait vomir de la bile.

Ses mains se sont agrippées à la vie, tant qu'elles ont pu.

Ses mains se sont crispées, quand les douches ont craché la mort.

Ses mains se sont recroquevillées, quand les flammes les ont léchées.

Ses mains, je ne les ai jamais serrées.

Rémi Matalon

Du rifici sur le ballast



Il était une fois une jolie petite souris qui trottinait, museau au vent, sur un quai de métro. Ratinette s'était égarée. Ou plutôt, elle avait pris la poudre d'escampette et par le plus grand des hasards, se retrouvait là à serpenter entre les jambes des quidams, au grand dam de certains qui poussaient des petits cris perçants chaque fois qu'elle effleurait un mollet.

D'habitude, son terrain de jeux se trouvait à l'étage en dessous où elle cheminait sous les roues du métropolitain qui transbahutait chaque jour des bataillons de voyageurs.

Elle était copine avec Kébra, un gros rat qui avait la réputation d'être un sacré dur à cuire.

Toujours prêt à sortir son cran d'arrêt, fallait pas lui chercher noise. Il aimait pas les embrouilles, Kébra.

Et justement aujourd'hui, les embrouilles, c'est pas ce qui manquait : en effet, on s'en était pris à sa belle, la dénommée Ratinette : un coup de patte mal placé. Et ça ne pardonnait pas ! Kébra était de la vieille école, c'était un gentleman, toujours prêt à défendre sa dame.

L'effronté allait l'apprendre à ses dépens.

L'effronté en question n'était pas du même monde que Kébra. Surnommé Rigolo Tango, il appartenait à une bande de zonards qui sévissait dans les souterrains malfamés de la station Pont de Neuilly. Cette engeance malfaisante ne faisait pas peur à Kébra, il la connaissait comme sa poche pour les avoir fréquentés assidûment à une époque pas si lointaine qu'il préférait oublier et tonnerre de Brest, ces malappris allaient se faire salement défriser les moustaches, sûr que leur maman n'allait même plus reconnaître ses petits.

Zonard pour zonard, avec Kébra, la castagne, c'était pas de la rigolade, ça allait saigner. Allez canaille, viens donc que je t'emparouille, te maspouette, t'empignouffe le museau !

Et nos deux compères de croiser hardiment le fer. Et v'lan, que j't'étrille le poil, que j'te mastouille les rouflaquettes, que j'te rastipouille les oreilles. La castagne battait son plein, les gnons virevoltaient sous les yeux affolés et la mine déconfitée de la demoiselle : qui donc du valeureux Kébra ou du perfide Rigolo Tango allait l'emporter ? Ratinette priait le saint patron des muridés que son chéri soit épargné, mais le sort s'acharnait méchamment et Kébra commençait à donner des signes de faiblesse sous les assauts furieux de son adversaire. Ce n'était plus le fier et bondissant Kébra des jours heureux, notre héros avait triste figure ; tout estourbi, il rampait misérablement sur le bitume, l'oreille pendante, la moustache en berne, les boyaux à l'air.

La pauvre Ratinette n'en pouvait plus de voir son héros se faire escarbouiller par cette immonde face de rat. C'en était trop ! Le cœur gros, après un dernier regard éploré vers son bien-aimé, elle prit ses cliques et ses claques et quitta le monde souterrain pour rejoindre des contrées plus radieuses.

Olivier Zénatti

Coup de foudre à Oulan-Bator



Oulan-Bator avait bien changé depuis l'époque où j'étais venu vivre dans ces terres lointaines. C'était devenu une ville mondialisée hypermoderne, à l'image de Bangkok ou de New York. D'ailleurs, vous n'allez peut-être pas le croire, mais Oursinou, notre petit peintre sans le sou qui désormais a pris du galon... vous vous souvenez de lui, j'espère, eh bien, notre petit artiste-peintre vivait désormais lui aussi à Oulan-Bator.

Et puis, il y avait aussi Ratinou et sa Ratichoute qui avaient débarqué dans le coin avec... devinez qui : Iggy Pop et David Bowie !

Mais qu'est-ce que pouvaient donc bien faire là Iggy Pop et David Bowie ? Eh bien, ils étaient là parce que, croyez-le ou non, mais il y avait à Oulan-Bator de très bons studios d'enregistrement et parmi les meilleurs ingénieurs du son au monde.

Et moi, petit écrivain serbe, que venais-je faire dans ces parages ?

J'étais venu y vivre parce que Roselyne, ma meilleure amie, avait trouvé un poste d'enfer en tant que traductrice-interprète pour les médias locaux. Pourtant, écrire en serbo-croate en plein Oulan-Bator, ça paraît un peu tiré par les cheveux, non ?

Roselyne n'était pas de cet avis.

Elle trouvait même que c'était une sacrée bonne idée. Le mongol associé au serbo-croate, sûr que ça m'ouvrirait des horizons insoupçonnés... et qui sait lucratifs, car jusqu'à présent le serbo-croate suffisait à peine à remplir la gamelle. Il faut dire qu'à Oulan-Bator, la concurrence était bien moins rude qu'à Tokyo, Paris ou New York.

Roselyne savait de quoi elle parlait, car c'était l'une des rares Françaises sur place à connaître toutes les nuances de la langue mongole. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle avait été recrutée par l'équipe de Charlotte Rampling, venue tourner dans ces contrées sauvages une scène de « Basic Instinct », scène dont il ne reste hélas plus rien puisqu'elle serait coupée au montage.

C'est donc par son entremise que j'avais connu Charlotte Rampling. C'était lors d'un cocktail. Roselyne et moi honorions, non sans une certaine gloutonnerie, le buffet et voilà qu'en s'approchant Charlotte Rampling glisse sur une framboise malencontreusement tombée de mon gâteau et se retrouve nez à nez avec ma chaussette.

Et là, coup de foudre... Pour ma séduisante personne ? Non, pour mes chaussettes, pardi !

Qu'avaient-elles donc de plus que mon joli minois pour la faire craquer, ces chaussettes ? Elles étaient de couleur alizarine cramoisie sur fond jaune poussin avec une sorte de graffiti de couleur bleue du plus bel effet. C'est bien simple, on aurait dit du Lichtenstein mâtiné de Pollock.

C'est pas commun, me direz-vous, de tomber amoureux d'un homme pour ses chaussettes, surtout quand on s'appelle Charlotte Rampling et qu'on a rencontré durant sa carrière toute une palanquée de beaux mâles.

Mais c'est ainsi, le cœur a ses raisons que la raison ignore !

Et finalement de fil en aiguille... mais chut, je resterai discret sur la suite. Et toi, lecteur amateur de détails salaces, tu en seras pour tes frais.

Olivier Zénatti

Journal d'un confiné



Confiné! ? Mince alors! Tout ça à cause d'un virus... le Coronavirus. Mais d'où il sort ce satané vi-rus ?

Chauves-souris, serpents, pangolins : tous coupables !

Le Pangolin ? Celui-là, jamais entendu parler.

On ne savait rien de lui, ce maudit Coronavirus venu visiblement des lointains rivages de Chine avant qu'il ne vienne déferler sur nos riantes contrées occidentales.

Le confinement, pour le moment, ça peut aller, mais à force de rester cloîtré entre quatre murs, faudrait quand même pas que mes nourritures favorites fondent comme neige au soleil, car depuis l'âge du premier biberon, j'ai toujours eu l'habitude d'être bien ravitaillé en douces victuailles, de préférence sucrées et chocolatées. Pour garder des forces et que ne s'évanouisse pas ma vivacité intellectuelle, imaginative et créative, il me faut obligatoirement mes quatre repas, et sans thé, sans les bonnes douceurs du midi ni le saint goûter, pas de panse bien pleine.

Et dès potron-minet, une fois la peau du ventre bien tendue, entouré de jolies petites peluches bien aimées, à moi la musique et mes lectures. Sitôt le petit déjeuner fini, John Coltrane, Sonny Rollins, Ornette Coleman, Avishai Cohen et tant d'autres mettront en branle les enceintes pour faire vibrer l'appartement.

Plus tard dans la journée, une tout autre musique prendra le relais ; Patti Smith ou le heavy métal auront eu le temps de passer par là et d'envahir de leurs décibels les murs de mon bureau, tandis qu'au loin on entendra le saxophone de David Bowie déchirer l'air et la voix d'Iggy Pop crier sa rage, avant que l'écho du festival Hellfest et ses riffs acérés ne réveillent la ville.

Olivier Zénatti

Le Sphinx était du voyage



— Hé, vous, dites donc ! Vous ne sauriez pas où l'on va, par hasard ?

Une espèce de créature mi-homme mi-bête aux allures de sphinx a l'air de le savoir, lui, par contre, avec son petit sourire en coin. Mais motus et bouche cousue... À nous de deviner...

— New York, Istanbul, Marseille, qu'est-ce que j'en sais ? On ne me l'a pas dit en tout cas, à moi. Et je n'en ai pas la moindre idée. La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'on est en avion et que l'on devrait normalement faire escale à Kuala Lumpur.

— Qui ça « On » ?

— Eh bien, moi et Roselyne, ma meilleure amie ! On est en train de faire un voyage avec David Bowie et Jackson Pollock.

— Ben dites donc, vous en avez des relations ! Que du beau monde !

— Hé, attendez, c'est pas tout, il y a aussi Oursinou, notre petit peintre en herbe, et puis Blacksad, vous savez, notre pote flic ; ils font tous les deux partie de l'équipée.

— Mais le Sphinx, qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Il nous accompagne, pardi ! Il est du voyage lui aussi.

— Et qu'est-ce qu'il fabrique en ce moment ?

— Là, le lascar, je crois qu'il est en train d'essayer un nouveau saxophone. Vous ne l'entendez pas ?

— Ah bon, il est musicien ? Il en a des talents, le bougre...

— Oui, il est copain avec David Bowie ; il lui a donné des leçons express de saxophone et maintenant il se débrouille vraiment pas mal. Faut dire qu'il est à bonne école. Il doit même jouer dans quelques jours au « Cri du Port » à Marseille, et puis après, David Bowie et Donny McCaslin doivent se retrouver pour jouer tous ensemble au « Molotov ». C'est David qui a réservé la salle, il a trouvé ça plus intime pour jouer. Et Roselyne et moi, on a prévu d'aller là-bas pour les voir jouer.

— Roselyne ?...

— Oh, t'as déjà oublié ? Je viens de te le dire, c'est ma meilleure amie. On se connaît depuis un bail, ça fera bientôt trente ans. T'imagines ?

— Et qu'est-ce qu'elle fait dans la vie, cette Roselyne ?

— Elle est traductrice de français-mongol.

— Waouh, elle donne dans l'exotisme ta copine ! Et ça paie bien ?

— Pas mal, pas mal ; comme le mongol est une langue rare, le tarif à la page est plutôt élevé.

— Mais dis-moi, c'est qui les écrivains qui sont traduits en langue mongole ?

— Oh, un peu tout le monde, c'est très varié vois-tu : Victor Hugo, Arthur Rimbaud, William Faulkner, Carson McCullers, Julio Cortazar, Borges, Italo Svevo et Italo Calvino et j'en passe...

— Et où on peut les rencontrer tes écrivains ?

— Oh, tu sais, ils sont tous morts, mais on peut leur demander de revenir à notre époque. Tu veux que je les appelle ?

— Oui, pourquoi pas...

— Une minute, je les appelle illico. Allez, c'est bon, ils remontent de suite à la surface. Tiens, voilà déjà Faulkner, Rimbaud et Italo Calvino qui s'avancent. Tu les vois pas, toi ?

— Ah ouais, ça y est, moi aussi, je les aperçois ! Oh, mais dis donc, t'es sûr que c'est Rimbaud, notre bel Arthur a pris un sacré coup de vieux ! Et ses deux compères n'ont pas l'air en meilleur état, à clopiner comme des vieillards ! Pas très fringants !

— Que veux-tu, le temps a fait son œuvre ! Voilà ce qui nous attend... même le sphinx n'y coupera pas !

Olivier Zénatti

Pauvre Godot tant attendu

Les infortunés Vélimir et Estragon se réfugient dans le palais en cendres noires de feu le roi soleil, très étonnés de voir un spectacle pareil.

Pourquoi ce prénom de Vélimir ? Son papa se prénommaient Vladimir et son fils hérita du prénom de son père.

A l'école de l'Alliance Française ses camarades se gaussaient à chacune de ses arrivées : tiens v'la DIMIR.

D'où le changement en Vélimir qui devint son prénom usuel.

Quant à Estragon, qui n'était pas un prénom mais un sobriquet, cela provenait d'une rédemption, après un goût

Immodéré pour des herbes fumées propices aux évasions dans les paradis artificiels, ce quidam se convertit aux plantes Provençales.

Et pourquoi infortunés ? Ces deux larrons, après une enfance dorée, se retrouvèrent désargentés, se rencontrèrent fortuitement et devinrent complices, solidaires dans une vie de misère.

Leurs dégringolades sociales étaient visibles sur leurs vêtements sales et rapiécés et leurs chaussures usées baillant aux corneilles.

Faute de grives ils se nourrissaient d'expédients au hasard de leur route, et dans ce lieu noir en ruines le seul arbre survivant du jardin de Lenôtre devint le leur comme point d'ancrage.

Que venait-il de se passer ?

La planète avait beaucoup toussé, était enfiévrée, avait du mal à respirer, et malgré des soins intensifs allait se disloquer dans le noir du soleil déclinant.

C'est alors que le gouvernement mondial, après avoir pris l'avis d'experts de tous poils et en tous genres, dans le but de rendre un peu d'oxygène à notre Terre, avait décrété que tous les Terriens, sauf bien entendu les membres du gouvernement et l'armée, allaient être contraints à vivre enfermés dans de gigantesques prisons.

Nos deux lascars, totalement l'écart du monde informé se mirent à attendre Dieu sait quoi, mais au pied de cet arbre, pour le moment ils vivaient heureux et entamaient une petite sieste.

Soudain Estragon, en se réveillant s'exclama : « Vélimir, regarde ce que je viens de trouver :
Un téléphone cellulaire ! »

Michel Fougeray

La chambre ? (Suite du téléphone cellulaire)

Vlédimir : merci Estragon, voyons cet engin!

Il va peut-être nous aider à trouver GODOT

En quelques clics, il reçut une claque. Une avalanche de soi-disant informations : Bla Bla bla, Virus, épidémie, pandémie et autre confinement etc. Tsunami verbeux sans réponse à la question ; PARIS brûle-t-il ? Oui ou non tout va-t-il brûler ?

Cela aurait éclairé sa situation actuelle dans les cendres, et toujours en attendant GODOT, il change de source,

En changeant de source, l'une d'entre elles coule mieux que tout le reste et pique sa curiosité, c'est une eau forte.

C'est l'histoire d'un quidam échappé à la mise en prison de toute la population, qui se retrouve coincé dans sa chambre et commence à narrer son Odyssée.

Quidam ou qui dame ? Sécurité oblige cette entité est X Sans point d'interrogation et perdrait en conjecture le plus affûté des cybers policiers aux aguets.

X est le dernier des survivalistes, ces utopistes élitistes, faibles êtres se croyant forts en mode survie.

Certes sa chambre est forte, sans trésor mais forte de ses épais parois blindées aux dimensions façon hall de gare, aux murs couverts de placards regorgeant de rations vitaminées, riches en protéines, à faire pâlir un thérapeute distingué.

Au plafond, un très grand hublot de belle facture ouvre une perspective vers un ciel infini devenu indéfinissable.

X est très branché, aux aguets lui aussi devant un mur d'écrans plats, et suivant à la trace deux lascars dépenaillés

Oubliés, perdus et réfugiés sous un arbre improbable au milieu d'un champ de ruines et de cendres.

Qu'attendent-ils ? GODOT n'est-il pas mort officiellement?

Le boomerang cellulaire provoque un cri de Vlédimir

— mais sur un des écrans c'est nous ! Qui peut bien nous espionner ?

Et alors ? Et alors ?

Michel Fougeray

Le reflet

Face à son miroir, comme tous les marins, elle observe son reflet. Chaque jour, elle se voit vieillir physiquement, mais dans sa tête elle a toujours vingt ans. Pourtant toutes ces années passées se reflètent dans ses cheveux qui blanchissent et prennent des reflets d'argent sous le soleil. Autour de son cou, une pierre transparente bleue reflète la lumière pâle du matin naissant et fait paraître ses yeux encore plus bleus. Ces yeux qui deviennent gris lorsque des nuages de chagrin s'y reflètent au souvenir de sa mère trop tôt disparue. Ces yeux qu'elle ourle de noir après avoir teinté ses paupières de bleu et qui retrouvent alors leur azur. De quelques coups de pinceau, elle rosit ses joues et ses lèvres qui lui laissent un goût de parfum qu'elle n'aime pas. Au moment de sortir, elle chausse ses lunettes de soleil aux verres à l'aspect d'acier dans lesquels les autres se refléteront sans voir son regard. Les autres, qui ne voient que ce qu'elle veut bien leur laisser voir. Ce soir, en rentrant chez elle, devant son miroir, elle effacera ce reflet qu'elle a fait naître à l'aide d'artifices. Personne ne sait qu'immobile face à son miroir, les yeux dans ses yeux, elle réfléchit.... quoi ? ... à quoi ?

Peut-être qu'elle aimerait bien passer de l'autre côté du miroir.

Anne Caillol

Scarlett et Rebecca

Lorsque la jeune Mrs de Winter descendit le grand escalier, vêtue de la robe de bal que j'avais portée l'année dernière à la réception des « douze chênes » à Tara, je pus me rendre compte de la surprise que manifesta Maxime en la voyant.

Je venais d'arriver d'Atlanta. La maison familiale avait été incendiée et tous nos esclaves, y compris ma bonne Mamma, avaient disparu dans la catastrophe.

Maxime de Winter, avec lequel je suis apparentée, en effet les O'Hara sont originaires de Cornouailles (et non d'Irlande) et nos familles sont alliées, m'avait invitée à Manderley.

La gouvernante Mrs Danvers m'avait accueillie avec beaucoup d'affection et comme j'étais partie de Géorgie sans femme de chambre, avait décidé de s'occuper personnellement de moi. J'avais besoin de chaleur et de réconfort et j'acceptais de séjourner quelque temps à Manderley.

Cette belle demeure et ses hôtes chaleureux m'aideraient à effacer les cauchemars de flammes ravageuses et de ruines calcinées.

Maxime de Winter organisa alors un grand bal en mon honneur.

Par jeu, nous échangeâmes, Mrs de Winter et moi nos tenues de soirée.

Je portais une robe ayant appartenu à la première épouse de Maxime décédée accidentellement quelques années auparavant.

Lorsque je descendis à mon tour le grand escalier, Maxime s'exclama « Scarlett, vous êtes magnifique ! », j'apprécie que vous portiez cette robe en hommage à Rebecca, je vous remercie de votre délicatesse, je suis très touché.

Je compris aussitôt que je réussirai à oublier Tara et Autant en emporte le vent.

Catherine Fiastre

Bureau de nuit



Lui est assis à son bureau, un léger faisceau de lumière éclaire sa page.

Très absorbé par sa lecture dans le décor austère de la pièce,
comme isolé, tête baissée.

Il ne détourne pas le regard vers celle qui l'observe.

Une femme à la fois attentive et perplexe,

D'une allure élégante, mais dont la présence semble anodine

Comme le sont les meubles ternes du bureau de travail

Plongé dans une ambiance de nuit sans lune.

Elle le dévisage,

Fallait-il un motif sérieux pour se retrouver là au milieu de la nuit ?!

Quand le faisceau de lumière se pose sur la longueur de ses jambes

Joliment galbées,

L'arrêt sur image s'opère

Et nos pensées se font vagabondes...

[Arlette Maillet](#)

Personnage à travers les événements

Émission de télévision

— Madame Germaine Lefol, merci d'avoir accepté mon invitation. J'ai entre les mains votre livre de souvenirs. Vous racontez certains événements de votre vie absolument fantastique.

— Oh, une vie ordinaire, comme toutes les vies.

— Vous êtes trop modeste. J'ouvre une page, au hasard. La chute du mur de Berlin. Vous l'avez vécue.

— Devant ma télévision. Mais je n'ai rien vu.

— Racontez-nous ce qu'il s'est passé.

— Hé bien... au moment où le mur est tombé, un mur de ma maison s'est écroulé sur la télévision.

— C'est extraordinaire !

— En fait, c'était mon voisin. Il avait traversé son salon avec son 4x4 et notre mur mitoyen par la même occasion. Il avait confondu la porte de son garage avec celle de la maison.

— C'est fantastique ! J'ouvre une autre page, au hasard. Le jour de la mort de votre grand-mère.

— Ah ! mamie, comme elle me manque !

— Je vous lis : quand mamie est morte, elle me tenait la main. Quelqu'un a dit, un oncle, je crois, « c'est fini ». Et tout le monde a pleuré. Sauf moi. « Tu ne pleures pas ? » s'est étonnée ma mère. J'ai secoué la tête. Je ne pouvais pas lui dire que mamie me pressait la main et qu'elle faisait juste semblant d'être morte. Personne ne m'aurait crue.

— Je comprends. Je comprends. Je lis que vous étiez présente lorsqu'Armstrong a posé le pied sur la lune.

— C'est exact.

— Ce que vous racontez est fascinant. Voulez-vous en faire part à nos téléspectateurs ?

— Si vous voulez. Mais, si je dévoile tout, personne n'achètera le livre. En fait, c'est très simple. Je me trouvais dans le portefeuille d'Armstrong.

— Dans son portefeuille.

— Je lui avais envoyé une photo de moi en string. Comme il craignait que sa femme la trouve, il l'avait cachée dans ses papiers personnels.

— Quelle histoire, madame Lefol ! Au chapitre 6 de votre livre, vous racontez votre premier baiser avec la langue, avec une fille. Et c'était bien avant le mariage pour tous.

— Mariage pour tous, mais pas pour moi ! Je suis profondément hostile à cette institution qui ne profite qu'aux avocats au moment du divorce !

— Je comprends. Je comprends. Alors, ce baiser ?

— C'est tout bête. Je me trouvais avec ma copine Ségolène. Nous nous amusions à faire des bulles de chewing-gum. Je ne sais pas comment elle s'y est prise, elle m'a fauché mon chewing-gum et l'a mis dans sa bouche. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Je suis allée le reprendre, avec ma langue. Je ne dis pas que ça a été facile, mais à force de persévérance, j'y suis arrivée.

— Et pour terminer, vous affirmez avoir vu Poutine marcher sur l'eau.

— Comme je vous vois ! Je me baladais sur un chemin de randonnée dans un désert glacé quand j'ai entendu marcher derrière moi. Je me suis retournée et j'ai vu un homme qui marchait sur l'eau. J'ai d'abord pensé à Jésus Christ, bien sûr, le seul autorisé à pratiquer cet exercice. Mais ce n'était pas lui. C'était Poutine, torse nu, musclé, la démarche conquérante. J'étais surprise, vous pensez bien. Il m'a dit : rassurez-vous Germaine, j'ai racheté le brevet à Jésus. Je m'entraîne pour l'étape suivante. Et il a continué sa route, les bras en croix, pour garder son équilibre.



— Extraordinaire ! Hé bien merci Germaine Lefol...

— Attendez, attendez ! Vous ne voulez pas que je vous raconte l'histoire de la mini-jupe ?

— L'émission est terminée, Germaine, mais je vous inviterai à nouveau, c'est promis.

— C'est dommage, parce que la première fois que j'ai porté une mini-jupe, la terre s'est arrêtée de tourner.

— C'est terminé, Germaine, je suis désolé...

— Moi, je ne savais pas qu'il fallait mettre quelque chose en dessous. Vous comprenez ? Alors, ça a fait toute une histoire...

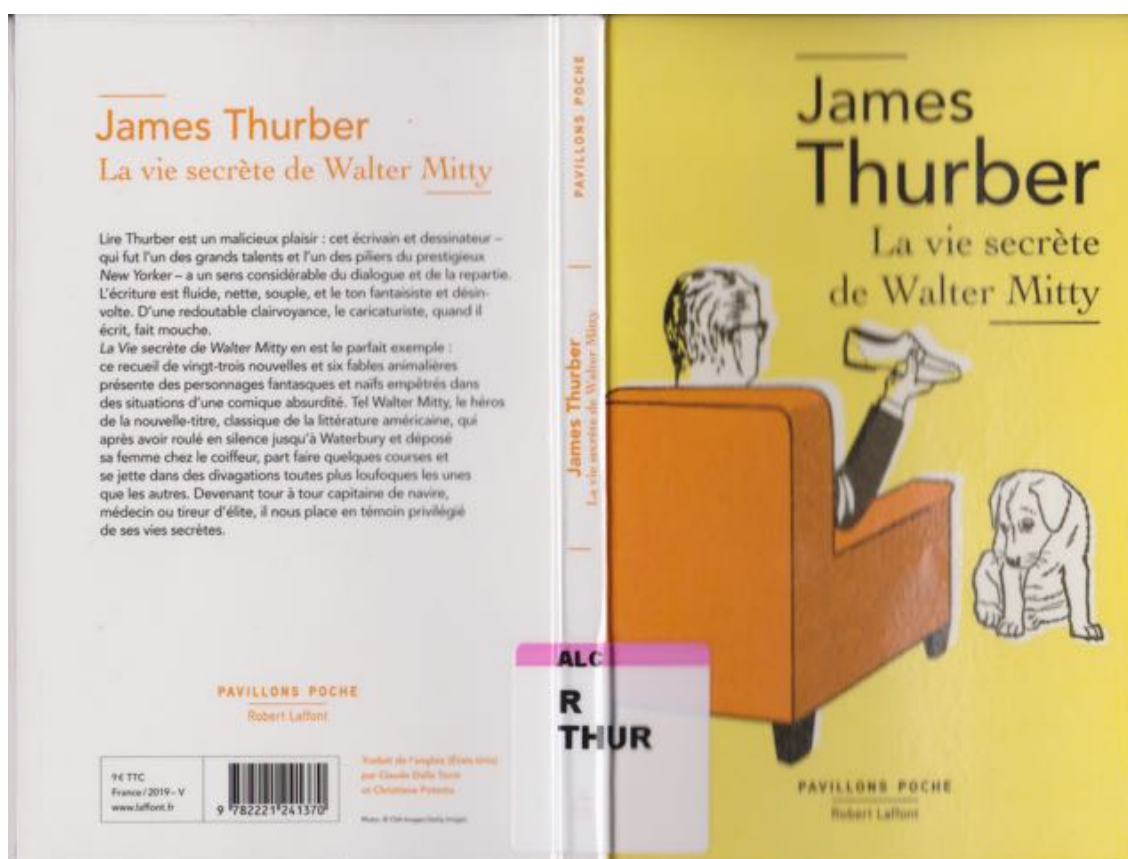
— Germaine, je...

— ...parce que le match de tennis était retransmis en direct sur toutes les chaînes. Heureusement Armstrong et Poutine m'ont soutenue, sinon je ne serais sans doute pas là aujourd'hui... et...

coupez !

Jacques Koskas

Dialogue inspiré d'une des nouvelles du recueil de James Thurber « La Vie secrète de Walter Mitty »



Ce voyage! Encore une idée de ma femme! Elle ne peut pas rester en place plus d'une semaine! Moi qui suis d'un naturel très casanier, qui n'aime rien de plus au monde qu'être chez moi, avec mes livres! Alors je résiste, je résiste, jusqu'à ce que, finalement, une ou deux fois par an, pour lui faire plaisir, je cède. Bien sûr!

La ville est calme, ce matin, déserte même. Comme de juste, en Norvège, en plein mois de juillet, il fait un froid hivernal, ce qui n'a pas empêché ma femme de se précipiter dehors au petit jour, sac au dos et nez au vent. Moi, j'ai grelotté tout seul sous la couette, puis je me suis levé, fiévreux. Il faut que je trouve une pharmacie. Je bats la semelle, dans cette rue vide. Combien de temps vais-je rester planté ici?

Une passante! Je l'aborde, en français, sait-on jamais:

— S'il vous plaît?

La jeune femme ne réagit pas, elle poursuit son chemin. Alors, en anglais, peut-être :

— Please ?

La jolie blonde s'arrête, me considère avec une légère suspicion. J'ai honte, soudain, de mon allure dépenaillée, ma coiffure hirsute et mon teint blafard. Je lui fais peut-être peur. J'enchaîne, pour la rassurer :

— Do you speak english ?

Visiblement, ma question lui paraît saugrenue.

— Of course, dit-elle, sur un ton d'évidence.

Je la regarde, interdit. C'est bien ma veine ! Si elle parle la langue de Shakespeare couramment, comme tous les Norvégiens, de mon côté je viens d'utiliser les trois quarts de mon vocabulaire anglais. Alors, m'accrochant à un pauvre espoir, je reprends, dans la langue de Molière :

— OK, j'en suis ravi ! Pourriez-vous m'indiquer où se trouve une pharmacie ?

Je devine, au ton de mon interlocutrice, qu'à ma question elle répond par une autre question. Son accent américain et son aisance me déconcertent.

— Pouvez-vous parler plus lentement ? dis-je, en articulant ma phrase à outrance. Puis, en détachant chaque mot inutilement, j'ajoute :

— Slow ! Please !

Elle a compris, mais se contente de sourire et de répéter sa question. Je n'en suis pas plus avancé ! Je réponds, à l'aventure :

— Je suis malade. Pourriez-vous m'accompagner jusqu'à une pharmacie, il me faut un médicament contre la fièvre.

Elle sourit encore, elle est vraiment très jolie. Je continue, bêtement :

— Attention, je suis allergique à l'aspirine !

La jeune femme éclate de rire. Je suis totalement décontenancé.

— But you, do you speak english ? demande-t-elle, très lentement, cette fois.

Je fais un effort, rassemble mes vieux souvenirs de collègue et j'avoue, d'un air piteux :

— Me ? No ! But my wife speak english !

Françoise Legrand

Autobiographies

Napoléon Bonaparte n'en a jamais voulu à ses parents de lui avoir donné un prénom ridicule. Il n'est pas né à Y., dans le café-épicerie familial. Il n'a jamais songé à écrire son autobiographie, pensant que sa vie n'était pas assez passionnante. Il n'avait pas de douleur à l'estomac et n'a jamais trouvé son chapeau rigolo.

— O —

Jeanne d'Arc n'était pas sourde. Ses parents n'étaient pas bien riches et ne faisaient jamais appel aux services du coiffeur. Sa mère ne fut pas mécontente qu'elle portât une armure, car elle n'aimait pas reprendre les vêtements. Elle n'alla jamais à la mer et ne vit donc pas le dauphin.

— O —

Emma Bovary n'est pas née à Y., en Normandie. Elle ne songea jamais à écrire son autobiographie, pensant que quelqu'un s'en chargerait. Gustave Flaubert ne le fit pas, car, Madame Bovary, ce n'était pas lui. Il n'était pas non plus l'auteur d'*Arsenic et vieilles dentelles*.

— O —

Marcel Proust n'était pas encore couché. Le soleil non plus, sinon il n'aurait pas fait d'ombre aux jeunes filles. Bien qu'en Normandie, Combray n'est pas Y. Marcel Proust n'est pas le narrateur.

— O —

Jules César n'aimait pas jouer aux dés ni au Rubik's cube. Il ne savait pas qu'un jour on donnerait son nom à une salade, sinon il n'aurait pas dit *tu quoque fili* comme dernière parole, mais *pas trop cuits les œufs durs*.

— O —

Gérard de Nerval n'était ténébreux que potentiellement. Il n'a jamais été marié. Il n'avait nul besoin d'être consolé bien que les filles du feu s'en chargeassent parfaitement. D'ailleurs, il ne s'appelait pas Gérard de Nerval, mais Carla Bruni.

— O —

Les parents de Robespierre ne se mirent jamais d'accord sur le prénom de leur enfant. Mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle il devint bipolaire. Il n'avait pas toute sa tête quand il plaida non coupable.

— O —

Paul Deschanel n'inventa pas plus la béchamel que Mac Mahon la mayonnaise. Victor Hugo n'était pas Chateaubriand, mais mangeait des tournedos avec Rossini. Gaston Leroux, Gustave Le Rouge et Maurice Leblanc avaient le même coiffeur qui racontait des histoires incroyables.

[Pierre Fiastre](#)

